

Fatigue : un mal voulu par cette société

La fatigue touche tout le monde. “*C’est la vie moderne qui veut ça*”, nous dit-on. Mais la fatigue n’est pas quelque chose de normal. C’est même une maladie, que les médecins appellent “*asthénie*”.

Dans le monde du travail, la fatigue se lit sur les visages, dès le matin, dans les transports. Les hommes ont les traits creusés. Les têtes sont lourdes, on a mal dormi. Les femmes sont soucieuses : comment tout faire dans la journée ? les obligations essentielles, les enfants, les repas, pèsent sur elles seules. Le visage fermé, elles s’économisent la peine de plaire, qu’on va aussi leur demander. De plus jeunes rêvent à se sortir de cette vie.

A l’usine, celui qui doit répéter des gestes des centaines de fois, subit, il faut bien le dire, une forme de torture. On y perd son énergie. Parce que des patrons économisent sur l’achat de machines modernes. Quand ils en achètent, c’est pour jeter des gens à la rue. Au lieu que nous en profitons pour travailler un peu moins. Et le chômage ne repose pas, il démolit.

Les horaires de travail décalé, le travail de nuit, à la longue, dérèglent l’organisme, l’usent silencieusement. Bien souvent, le travail pourrait se faire de jour. Mais on se moque de respecter les rythmes et les besoins de notre corps. Pour ceux qui n’ont que leur travail pour vivre, la fatigue a un poids plus lourd. Si on ne tient pas le coup, ça ira plus mal, pour soi-même et les siens. Dans certains ateliers, l’on ne se supporte plus au travail, des coups peuvent partir.

Rentré chez soi, les difficultés de la vie n’ont encore rien d’un repos ! Reste le week-end. Mais quand on ne fait pas un petit boulot, on reste souvent chez soi, à se saouler de télé, de vidéos, essayer que la tête se vide. On n’a ni la force, ni le goût à changer d’air, à échanger des idées, à se cultiver, à vivre un peu humainement. Le patron a profité de nos meilleures heures, et gâché nos capacités, à son profit.

Depuis 50 ans, le progrès a permis de diviser par 20 le temps qu’il faut pour produire à manger. Nous devrions donc être 20 fois moins esclaves du travail. Mais on prend le chemin inverse.

Où va tout le travail inutile qu’on nous oblige à faire ? A des choses qu’on fait et qu’on doit re-

faire, parce qu’elle sont faites pour ne pas durer, à des produits de luxe, à des montagnes d’armements, ou à des produits qu’on détruit, tout simplement. Cela nous semble aberrant, mais ça rapporte aux patrons qui emportent les commandes.

Chez les bourgeois, la fatigue ne se montre pas. On apprend tout jeune à garder une attitude et un maintien supérieurs. Dominer son monde passe avant sa propre fatigue. On en fait une question de volonté. Ces gens-là ont de quoi se payer des milliers de cadres, à qui ils font supporter le stress. Ils les obligent à contrôler toutes les décisions, à porter sur eux tout le poids des responsabilités. Mais avec un minimum d’apprentissage, chaque ouvrier, chaque mère de famille, chaque jeune pourrait prendre une part de responsabilité. Tout le monde pourrait participer aux décisions. C’est la société qui l’interdit. Comme elle interdit à un cadre de toucher à un balai.

Pour combattre la fatigue, les médecins disent qu’il faut une vie réglée et équilibrée : bien dormir, bien manger, prendre le temps d’avoir des loisirs, et d’avoir aussi des activités en plein air. Mais ces bons conseils sont loin d’être applicables pour tous. Combien se dopent avec des cachets, des somnifères, ou des cigarettes ? Et cela déglingue la vie à petit feu. Pour ceux qui nous dirigent, la fatigue est un moyen pour nous garder dociles, fatalistes. Si l’on veut une vie digne de ce nom, il faut trouver le moyen de se libérer de cet esclavage.

Nous ne pouvons pas nous payer du personnel pour alléger les tâches. Mais nous pouvons nous entr’aider, gratuitement. Dans un atelier, une cage d’escalier, on peut créer une meilleure ambiance. En donnant un peu de soi, on peut donner l’envie d’être généreux. Lire aussi est une ouverture, un moyen de s’élever, de trouver un lien avec d’autres hommes et femmes. On commence à comprendre pourquoi nous avons cette place dans ce monde. La lecture est un effort qui devient un plaisir.

C’est d’abord ceux qui souffrent de la société qui ont la ressource de la changer vraiment.

14/5/2001

L’Ouvrier n° 115

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L’OUVRIER
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d’autres numéros, nous aider, nous écrire :
L’OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX